

L'abbé Holmes a été le génie inspirateur de la plupart des hommes qui appartiennent au groupe de 1850.

Enfin l'abbé Holmes a terminé sa carrière par la plus belle œuvre de sa vie : c'est lui qui, par ses lettres éloquentes et persuasives écrites à ses collègues, du fond de sa cellule de l'Ancienne-Lorette où ses infirmités le tenaient renfermé, déclara la fondation de l'Université-Laval.

Par son influence et par ses écrits, l'abbé Holmes a donc droit de prendre place parmi la pléiade littéraire de 1850.

Dans cette série d'articles, nous nous proposons de détacher chacun des noms de ce groupe, et d'apprécier chaque auteur avec ses œuvres. I

Qu'on ne s'attende pas d'y trouver de grands éloges ; le répertoire de la louange est épuisé. La critique occupera la plus large part ; mais elle sera toujours impartiale : bienveillante sans flatterie, ferme sans passion et sérieuse dans la mesure de nos forces.

Au reste, le lecteur sera toujours en demeure de juger par lui-même. Aucune opinion ne sera hasardée sans preuve ; l'éloge, comme la critique, seront appuyés de citations.

Si, malgré les obstacles qui nous rendent tout travail intellectuel singulièrement long et pénible, nous parvenons à mener à bonne fin cette entreprise, nous aurons lieu d'espérer avoir rempli une tâche sinon agréable pour nous, du moins consciencieuse et utile au public.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(A continuer.)

1. Nous espérons compléter, plus tard, cette étude par l'appréciation de quelques autres littérateurs de mérite, qui appartiennent à cette époque.

AVANT LE CABLE TRANSATLANTIQUE—LA PRESSE AMÉRICAINE, SES SACRIFICES PÉCUNIAIRES, SES SINGULARITÉS.

Aujourd'hui l'abonné qui ouvre son journal court aux dépêches télégraphiques européennes, surtout dans ce temps d'excitation politique extraordinaire où des événements imprévus peuvent s'accomplir dans les Etats travaillés par la Révolution. Dans quelques minutes il sait ce qui s'est passé d'important dans les capitales de l'Europe et ailleurs, et il trouve tout naturel d'avoir des nouvelles de la veille, de Londres et de Madrid, de St. Petersburg et de Rome. Si les dépêches étaient vieilles de deux jours, la feuille qui les reproduit perdrait la confiance de ses abonnés, (je parle bien entendu des journaux quotidiens,) et après quelques récidives elle serait probablement renvoyée. Et pourtant, il n'y a que quelques années à peine, les lecteurs de journaux de ce côté-ci de l'Atlantique étaient satisfaits d'avoir un résumé des nouvelles européennes remontant à huit ou dix jours ; mais que voulez-vous ? la nature humaine est ainsi faite, plus vous comblez quelqu'un de bienfaits, plus il devient exigeant. Avant la pose du câble transatlantique, l'association de la presse américaine, était parvenue à donner les nouvelles apportées par les steamers plusieurs heures avant leur arrivée dans le port de New-York ; de là, ces nouvelles étaient envoyées dans les grandes villes des Etats-Unis et du Canada.

Voici les moyens imaginés par les éditeurs de journaux pour se procurer et publier les nouvelles de l'ancien continent avant l'arrivée des steamers ; la substance des détails de cette singulière industrie est due à une correspondance particulière de M. Dezornaud, adressée à Xavier Eyma en 1859.

A l'entrée de la baie de New-York, se trouve Sandy-Hook, c'est une grève basse et sablonneuse de six milles de long sur un demi mille de large ; sur cette plage battue sans cesse par les flots furieux de la mer, les journaux associés ont établi une station télégraphique. Grâce à l'électricité, les nouvelles parviennent à New-York par cette voie, plusieurs heures avant l'arrivée des steamers qui les ont apportées. Mais ce n'est pas tout encore, les éditeurs américains ne s'en sont pas tenus aux moyens déjà indiqués pour mettre promptement le public au courant de ce qui se passe dans l'ancien monde, ils ont voulu employer toutes les ressources possibles et imaginables. Après avoir fait appel à la science, à la vapeur, à l'électricité et au dévouement des hommes, ils ont demandé aux animaux mêmes leur concours.

La personne chargée de la station télégraphique de Sandy-Hook a, sous son administration particulière, tout un peuple de serviteurs aîlés ; ce sont des pigeons voyageurs parfaitement dressés, ils habitent l'étage supérieur de la pauvre maison en bois qui sert de résidence au chef des opérateurs.

De Sandy-Hook, quand le temps n'est pas brumeux, on aperçoit, à l'aide d'un télescope, à une grande distance en mer, les steamers qui se rendent à New-York. Quand l'un d'eux est signalé, les matelots de l'association, qui doivent être toujours prêts, prennent avec eux quelques pigeons, montent dans leur embarcation, et partent sans retard pour joindre le vapeur qui doit donner les nouvelles attendues.

A Liverpool, les journaux associés ont un agent qui, au départ de chaque steamer pour les Etats-Unis, remet au comptable une boîte en fer blanc de 9 pouces de long sur trois pouces de large, dans l'intérieur de laquelle sont placées quatre feuilles de papier très léger et qui contiennent les dernières dépêches télégraphiques de Londres. Quand le porteur de la boîte voit la chaloupe appartenant à la presse Newyorkaise à proximité, il jette celle-ci à la mer, et comme elle est plus lourde d'un côté que de l'autre, elle flotte perpendiculairement.

Une fois la boîte recueillie, les feuilles contenant les dépêches en sont tirées et attachées aux pattes des pigeons voyageurs qui sont à bord du bateau. Ceux-ci, mis immédiatement en liberté, vont porter, avec cette prodigieuse rapidité qu'on leur connaît, à Sandy-Hook, le résumé des événements politiques de l'Europe. Le télégraphe électrique est mis aussitôt en mouvement, les dépêches envoyées à New-York sont de cette dernière ville, expédiées dans celles des Etats-Unis et du Canada ou la presse associée a des affiliations. Puis, quand les voyageurs du steamer arrivent descendant à terre, ils entendent crier les suppléments des journaux, et, à leur grand ébahissement, ils y lisent les dernières nouvelles de l'Europe et même quelquefois des nouvelles qu'ils ignoraient auparavant.

On conçoit facilement qu'une organisation de ce genre entraînant à des dépenses énormes que la presse associée supportait bravement. Il lui fallait payer l'agent européen, l'entretien de la station télégraphique à Sandy-Hook, les salaires des opérateurs, ceux des marins qui allaient recueillir en mer la boîte aux dépêches, mais les éditeurs des journaux n'y regar-

daient pas. Mais la station de Sandy-Hook ne suffit plus à l'ambition insatiable de la presse associée pour se procurer des nouvelles de tous les coins du monde, bientôt elle eut des agents et des correspondants dans presque toutes les parties du monde, et pour arriver plus rapidement à ses fins, elle entretenait à ses frais un steamer destiné à battre la mer, d'un bout de l'année à l'autre, aux dangereux passages du cap Race, pour y attendre au passage tous les steamers arrivant d'Europe, recevoir les nouvelles et les journaux, dont ensuite le télégraphe de Terre-Neuve transmettait une analyse très complète au bureau central de New-York, d'où des dépêches d'une étendue de trois ou quatre colonnes étaient expédiées à la presse de l'association toute entière.

Ce fut bien pis quand le câble transatlantique fut posé, et qu'il fonctionna régulièrement.

Au début, l'envoi des dépêches coûtait fort cher, comme on s'en souvient, cinq louis sterling par dix mots ; l'association de la presse américaine obtint cependant une diminution de moitié sur le prix régulier de la compagnie du câble transatlantique. Aujourd'hui les prix sont considérablement diminués et ne s'élèvent pas à plus de \$2 50 par dix mots, mais ce tarif porte encore les dépenses des dépêches européennes à un chiffre considérable, si l'on considère que souvent ces dépêches couvrent des colonnes entières d'un grand journal. Pendant la guerre franco-prussienne, un journal de New-York, la *Tribune* de Horace Greeley, a dépensé pour sa part seule, en dépêches télégraphiques et en frais encourus par ses correspondants sur le théâtre de la guerre la somme de \$70,000.

Malgré ces grands sacrifices pécuniaires, la presse en Amérique ne jouit pas d'une grande considération, et n'exerce pas d'influence positive sur l'opinion publique, elle n'en est pas le reflet. Presque toujours, dit Xavier Eyma, tel journal réputé représenter un parti ne représente que son éditeur et ses rédacteurs, leurs haines, leurs passions, leurs intérêts personnels. Il faut bien savoir un peu cela pour ne pas rendre le peuple des Etats-Unis responsable des neuf dixièmes des utopies, des rêves creux, des doctrines dangereuses, des folles fantaisies que, sur la foi des journaux américains fort répandus en Europe, on est disposé volontiers à accepter comme le fait de l'opinion publique, il est bon de renvoyer la responsabilité à qui de droit.

Il faut être juste cependant, et constater qu'il existe aux Etats-Unis des journaux remarquablement bien faits, des écrivains d'un talent très élevé, d'une conscience à l'abri de tout reproche et de tout soupçon.

Mais bien ou mal fait, en général le succès d'un journal dépend de l'importance de la ville où il est publié, car il est rare qu'une feuille rayonne au-delà du centre où elle vit, c'est justement là ce qui constitue le caractère de la presse américaine, et c'est ce qui explique également comment son influence est très-limitée, chaque localité un peu importante ayant un ou plusieurs journaux, les écrivains faute d'aliments puisés dans les questions politiques générales, dans le mouvement des idées, se bornent à l'étude des intérêts locaux et s'attachent avec acharnement aux questions de personnes.

Je ne parle pas de ces journaux qui dépassent toutes les limites de la pudeur, spéculent sur le scandale, et s'en font un moyen de succès. Il est tel de ces journaux, la *Police gazette*, feuille illustrée je crois, dont le gouvernement canadien a été obligé d'interdire la réception ici, tant les scènes représentées, les faits racontés étaient d'une crudité, d'une immoralité révoltante. Si la presse est libre jusqu'à la licence, jusqu'au sang-gène envers le public, elle l'est encore davantage envers les individus et spécialement envers les fonctionnaires publics ; la magistrature qui, presque dans tous les pays est respectée, ne l'est nullement aux Etats-Unis. Tel juge est traité de fou, un autre d'ignorant, un autre de voleur, un autre d'être partial et sans foi, les amis du juge sourient, ses ennemis disent que c'est bien mérité, et les attaques ne font pas plus d'effet que cela.

Si les fonctionnaires des villes ne sont en butte qu'aux attaques des journaux publiés là où ils exercent leurs mandats, ceux des différents états sont la proie des feuilles de l'Etat, et les fonctionnaires libéraux sont justiciables de la presse américaine toute entière ; il s'ensuit donc que nul n'essuie et ne supporte autant d'attaques que le président. Il en est qui sont très-sensibles à ces attaques, d'autres au contraire les supportent avec une indifférence parfaite.

Le général Jackson, président des Etats-Unis pendant la guerre de 1812, était un jour dans son cabinet, occupé à fumer sa pipe, comme le commun des mortels, lorsqu'un des membres du ministère entra, se mit à se plaindre amèrement des attaques dont il était l'objet de la part d'un grand nombre de journaux.

Que voulez-vous, lui répondit tranquillement Jackson ; tenez, vous voyez ce monceau de journaux qui couvrent cette table, eh bien, vous pouvez ouvrir le premier qui vous tombera sous la main, je gage qu'il contient plus d'injures contre moi, à lui seul, que vous n'avez encore essayé d'attaque. Cela ne m'empêche pas de fumer ma pipe, et d'être président des Etats-Unis pour le temps qui me reste à faire.

Le sans-gêne vis-à-vis du public est, ai-je dit, un des traits caractéristiques du journalisme américain. Arrive-t-il à un journal de ne pas paraître à ses jours fixes, il s'excuse dans son premier numéro comme ceci par exemple :

Le *North Carolina Times* n'a pas été publié les deux semaines passées pour deux causes, la première est que l'avant dernière semaine, nous étions absent pour affaires, la seconde est que, la semaine dernière, nous étions souffrant d'un rhume.

Un autre s'excusera du retard apporté dans sa publication, par le fait qu'il a manqué de papier. Un journal trouve-t-il plus profitable de remplir toutes ses colonnes d'annonces, il le fait sans s'inquiéter autrement, et écrit à la place des éditoriaux ; "Tous les articles remis au prochain numéro faute d'espace."

Mais c'est à l'époque des élections que les journaux font tous les efforts imaginables pour attirer l'attention et exciter la curiosité, afin de se faire payer le plus cher possible leurs services par les candidats qu'ils soutiennent. Voici un des exemples les plus excentriques que je puisse signaler, et qui fut imaginé par un journal du Mississipi, la *Bannière américaine* qui était la propriété d'une femme ; cette feuille publiâ un matin l'avis suivant :

"Nous avons le plaisir d'annoncer aux lecteurs de la *Bannière américaine* que M. John Smith, habile écrivain et américain zélé, attaché depuis quatorze ans à la presse du Mississipi, vient d'être engagé pour soutenir dans notre journal la discussion politique pendant les élections. Quoique M. Smith soit un gentilhomme d'un caractère charmant, et plein de courtoisie, il a déjà eu cinq duels et a tué chaque fois son homme.

Il met au service de notre rédaction, indépendamment d'une masse d'arguments et de raisonnements politiques, deux longues épées, un fusil Parson, deux revolvers, une collection remarquable de cannes et de triques, sans parler de deux jarrets

d'acier. Nous demandons pour lui un accueil cordial dans le corps des écrivains politiques.

N. B.—Les cartels seront reçus à la rédaction de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi.

On sait qu'en effet le duel joue un grand rôle dans le journalisme américain, surtout dans les Etats du Sud et la Californie. Un voyageur écrivait il y a quelques années que les travaux de rédaction se convertissent littéralement en arsenaux, le canon chargé à mitraille y figure même quelquefois, et il est tel de ces bureaux de rédaction qui ont soutenu de véritables assauts en règle. Je voulais parler un peu longuement des annonces, mais je m'aperçois que j'ai déjà été trop long, je m'en dirai que quelques mots. J'ai donné une idée des immenses sacrifices que la presse s'imposait pour obtenir des informations rapides et variées, ces sacrifices ne sont pas compensés par la circulation des journaux, mais ils le sont par l'abondance des annonces, celles-ci atteignent aux Etats-Unis des proportions, et sont la source de revenus dont on ne peut se faire une idée, et c'est un des côtés les plus curieux de la presse que celui des annonces qui font la fortune des grands journaux.

Supposez tout ce que le mensonge, l'imagination, la fantaisie, le caprice, le besoin d'exciter l'intérêt, la curiosité, la passion peuvent inventer, et vous aurez une idée de ce que vous pourrez trouver dans les annonces contenues dans le plus grand nombre des journaux américains.

Ces annonces sont bariolées sur le long, le travers des colonnes la tête en bas, souvent accompagnées de vignettes de fantaisie entremêlées dans la rédaction, et elles couvrent quelquefois des pages entières avec des efforts de rédaction inimaginables. J'ai vu des annonces de marchands d'esclaves, l'un d'eux venait de recevoir par les derniers arrivages un assortiment bien choisi de nègres uchelés expressément pour ce marché. Il en avait de tous les corps de métier, et un en particulier qu'il annonçait comme propre à tout.

Dans une autre feuille, une vignette représente un homme habillé d'un costume mi-indien, mi-européen, monté sur un cheval au galop, c'est un dentiste ambulante qui "extraie les dents à pied ou à cheval au choix du patient."

Je cite en dernier lieu, l'annonce d'un pharmacien qui parut en 1858. On se rappelle que l'inauguration du câble eut lieu à cette époque par deux dépêches échangées entre la Reine Victoria et le président Buchanan, les seules qui passèrent par la ligne transatlantique. On vit dans un des journaux américains la dépêche suivante.

Seconde dépêche de la Reine

Londres, 17 août 1858.

Cher vieux Buchanan, le Prince Albert est souffrant d'une grave attaque de *Kings-evil*, le prince de Galles est au lit avec le *Royal itch*, notre propre personne est atteinte d'*Indian scores*. M. Dallas m'informe que l'*Oriental life*, liniment de Porter, est un remède certain pour ces maladies. Achetez-m'en, je vous prie, une provision, et adressez-la-moi par le premier Steamer, vous obligerez votre amie.

VICTORIA REINE.

Après cela il faut tirer le rideau.

B.

5 Août 1872.

L'ALBUM DU TOURISTE.

CAUSERIE A PROPOS D'UN LIVRE NOUVEAU.

SOMMAIRE.—Québec et ses écrivains. M. LeMoine. Question d'histoire. *L'album du Touriste*. De Deschambault à Gaspé. Les plaines d'Abraham. La côte de Pharaon. F. X. Garneau. La mort de Wolfe. Le ruisseau Saint-Denis. Trahison ? Un centenaire. Mosaïque de débauchés. Montgomery. Sport. Ornithologie. Les mangeurs de cerises. Le cardinal. Spencer-Grange. Les oiseaux, vivants et morts.

—Venez donc me voir à la maison, cette fois. . .

—Je vous le promets.

—Bah ! vous me le promettez ! On sait que cela n'engage à rien : voilà quatre fois en trois années que vous me faites cette même promesse, toujours vous gardant bien de l'accomplir.

—C'est que, voyez-vous, je ne viens jamais à Québec qu'en passant. Quelques heures ne me suffisent point pour contenter mon désir de voir tous ceux que j'aime, mais votre tour arrivera demain. Aujourd'hui, je suis chez Marmette, qui rédige l'*Intendant Bigot* au milieu des causeries d'une demi douzaine de compagnons de l'encier. Nous tenons là une conférence littéraire en règle—vous en savez quelque chose, du reste.

—Fort bien. J'en suis. En sortant de là, je vous enlève nous recommençons la conférence à *Spencer-Grange*. Topez-vous ?

—Je tope.

Le lecteur a compris que cette conversation a lieu à Québec, entre l'auteur des *Maple Leaves* et moi.

M. J. M. LeMoine, l'un des plus vaillants travailleurs de la plume que possède le pays, est à Québec comme le centre de l'un de ces groupes d'écrivains, historiens, archéologues et compilateurs de mérite, qui ne se rencontrent pour ainsi dire que dans notre vieille capitale. Sa position sociale qui est excellente, l'amour du travail qui ne l'abandonne jamais, son obligeance envers les étrangers qui visitent les souvenirs historiques dont Québec est rempli, tout contribue à attirer autour de son nom et de sa personne ceux qu'un même penchant dirige vers les salles de la Société Littéraire et Historique de Québec, par exemple, ou du côté des bibliothèques publiques et privées de la ville.

M. LeMoine, qui a ses grandes et petites entrées partout, poursuivra avec vous une battue dans les archives, les bouquins, les cartons et les ruines du temps passé,—puis il vous enlèvera, selon son expression, et vous serez transporté, sans forme de procès, hors des murs, loin sur la belle route de Ste. Foye, dans son château de *Spencer-Grange*, où des ravissements sans nombre vous sont ménagés.

Voilà donc où j'en étais un jour du mois de septembre dernier. Nous avions employé l'avant-midi à terminer quelques recherches sur la famille de Gaultier de Varennes, et sans avoir réussi à constater le nom de baptême ni l'âge du découvreur du Nord-Ouest (question que j'ai posée sans succès à presque tous nos historiens) l'heure de l'enlèvement avait sonné.

—Mon cher monsieur LeMoine, j'abandonne la partie, lui dis-je. Allons chez vous. Je croirais sans peine que Varennes de la Vérendrye n'est jamais venu au monde, quoiqu'il ait existé. . .

—A mon tour, alors ! Je vais vous faire voir un ouvrage auquel je travaille depuis longtemps et que je confierai à l'imprimeur dès le mois prochain.